

INTRODUCTION

Daniel ATTALA et Violaine ROSIAU

« Avoir de la chance, selon l’idiome français, c’est souvent tomber sur ce qu’il faut, bien tomber, trouver par hasard, faire la bonne rencontre, dans l’irresponsabilité de la trouvaille¹. » La trouvaille ou plutôt la rencontre qui a conduit à la naissance de ce livre est celle d’un concept et d’une métaphore, tous deux présents en effet dans le mot de *chute*, concept et métaphore liés à la fois à la tradition biblique et à la littérature. *Chute* appelle dans les deux cas une certaine *rédemption*, *réparation* ou *salut*, notamment du point de vue typologique de la sotériologie chrétienne depuis lequel, on le voit chez saint Paul, Adam préfigure le Christ, Ève Marie, l’Éden le Paradis, l’Arbre de Vie la Croix et ainsi de suite. Il est évident pourtant que seule la notion de *chute* contient l’idée d’un mouvement dans l’espace, la *rédemption* étant davantage associée à l’idée de *rachat* qu’à celle de *descente*². C’est la force de la notion de *chute* qui semble avoir doté celle de *rédemption* de sa connotation d’un mouvement en amont : ascension, relèvement, soulèvement, redressement. Sur ce point, le verset 14 du psaume 145 (144) est un exemple édifiant : « L’Éternel soutient tous ceux qui tombent, et il redresse tous ceux qui sont courbés » (c’est de ce verset, par ailleurs, que Samuel Beckett tire le titre de sa pièce *All That Fall*, exemple magnifique, par la lourdeur de corps et d’esprit des deux protagonistes, de cette double signification, physique et mythique, littérale et figurée, de la notion de *chute*). Or peut-on oublier, en lisant ce verset, le double sens de la mythologie de la Chute³? Le même souvenir

1. DERRIDA Jacques, « Mes chances. Au rendez-vous de quelques stéréophonies épiciuriennes », in *Psyché. Invention de l’autre*, vol. 1, Paris, Galilée, 1987, p. 363.

2. LÉON-DUFOUR Xavier (dir.), *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Les éditions du Cerf, 1991, p. 1079.

3. En qualifiant de *mythe* le récit biblique en question ici nous ne faisons que nous accommoder à un usage fréquent dans les études littéraires comparées, notamment celles qui travaillent sur

revient face à des textes ou des discours très actuels que l'on croirait bien loin des notions bibliques, qu'il s'agisse de celles de *chute* et de *rédemption* ou d'une autre. Nous lisons, dans l'avant-propos à une exposition « transdisciplinaire » récente de Georges Didi-Huberman, intitulée *Soulèvements*, le passage suivant :

Se soulever, comme lorsqu'on dit « une tempête se lève, se soulève ». Renverser la pesanteur qui nous clouait au sol. Alors, ce sont les lois de l'atmosphère tout entière qui seront contredites. Surfaces – draps, drapés, drapeaux – qui volent au vent. Lumières qui explosent en feux d'artifice. Poussière qui sort de ses recoins, qui s'élève. Temps qui sort de ses gonds. Monde sens dessus dessous⁴.

Concernant le drame génésiaque de la Chute – une scène édénique qui réunit quatre personnages dont l'un est un animal rampant et parlant – la littérature qui l'a traité est traversée par un mélange difficile à déceler de tradition biblique et d'ancrage pour ainsi dire physique, naturel ou même ontologique du langage. Il est pour nous évident que « la pesanteur qui nous clouait au sol » du texte cité fait vibrer, quelque peu audible soit-elle aujourd'hui, toute la sibylline tradition biblique des premiers chapitres du livre de la Genèse sans pour autant diminuer la force des différentes significations spatiales du langage. Nous ne sommes pas sûrs d'être en mesure de contredire celui qui verrait dans les « clous » une allusion à l'autre pôle de l'arc figuratif évoqué ci-dessous. Développer ces associations est l'un des deux objectifs de cet ouvrage. L'autre, solidaire en tout du premier, est d'étudier en détail nombreuses réécritures du mythe biblique de la Chute et/ou de la Rédemption, depuis Augustin et Jérôme jusqu'à des auteurs qui écrivent encore de nos jours.

Dans son premier chapitre – une introduction conceptuelle aux problèmes qui ont nourri le travail des auteurs de cet ouvrage lors du séminaire auquel ils ont participé – le lecteur trouvera le développement et la référence de la rencontre dont cet ouvrage est issu : un passage d'un livre pionnier des études sur l'intertextualité biblique portant sur le grand mythe de la Chute et de la Rédemption en tant que modèle de certains aspects essentiels de la littérature. Le livre, écrit par Northrop Frye, est la suite du célèbre *The Great Code* de 1982 : *Words with Power*, publié en 1990 avec le même sous-titre que la première partie : *The Bible and Literature*. Frye y applique une idée chère aux divers romantismes européens sur l'importance de la séquence chute-rédemption dans la compréhension de toutes sortes de réalités

l'intertextualité et la réécriture, comme on peut le voir dans le *Dictionnaire des mythes littéraires* élaboré sous la direction de Pierre Brunel (Monaco, Éditions du Rocher, 1988) et qui comprend des articles consacrés à des personnages bibliques – Abraham, Job, Judith, Jésus – tout autant qu'à des lieux comme le jardin d'Éden.

4. *Soulèvements*, du 18 octobre 2016 au 15 janvier 2017 au Jeu de Paume (Paris).

spirituelles ou culturelles qui suivraient dans leur démarche ce schème narratif en forme de U (*U-shaped*), consubstantielle, d'après Frye, à la structure littéraire du corpus biblique. Sans accorder foi au crypto-romantisme des analyses de cet auteur (son schème *U-shaped* ne va pas sans une certaine affinité avec l'*urform* de la morphologie de Goethe) ni à la conception autoréférentielle de la littérature qui est la sienne⁵, nous nous sommes essayé à actualiser son intérêt pour l'intertextualité biblique de la littérature en interrogeant de nombreux textes et même des images.

Dans la critique en langue française, c'est surtout Laurent Jenny dans *L'Expérience de la chute : de Montaigne à Michaux*, qui a suscité notre intérêt pour ce double versant de la notion de chute, l'un littéral (*chute*), l'autre figuré (*Chute*), qu'il étudie chez quelques auteurs modernes (Montaigne, Rousseau, Baudelaire, Hugo, Bataille et Michaux) : « La chute perdue dans la Chute, comme le littéral sous le figuré. Et au-delà même de toute foi chrétienne, le sentiment du dévallement apparaît comme le témoignage que la chute est toujours en acte dans le monde de la Chute, qu'elle en est la forme essentielle⁶. » Nul besoin, ici non plus, d'accepter la thèse forte de ce livre à inspiration phénoménologique-existentielle (à la croisée de Bachelard et d'Heidegger) et qui vise à faire de ce qu'il appelle « l'immémorial travail de la verticalisation » une facette non négligeable du destin ontologique de l'être humain⁷. Il suffit d'y voir la marque des régularités empiriques recueillies par les différentes disciplines concernées par la question, depuis la biologie jusqu'aux sciences des religions, à la manière de Yi-Fu Tuan et tant d'autres après lui qui ont souligné *la préférence ou parti pris humain pour la verticalité*⁸. Dans ses analyses, Laurent Jenny ne s'intéresse pourtant à l'intertextualité biblique que de façon circonstancielle : c'est la structure de l'expérience spatiale qui l'intéresse par-dessous tout. Il n'empêche que le lecteur de ses études a toujours à l'esprit, comme toile de fond, les accidents les plus saillants du mythe biblique

5. Pour une critique de l'« intrigue mythologique » et « symbolique » à forte empreinte chrétienne et romantique que Frye prétend trouver dans l'ensemble de la Bible, voir ALTER Robert, « Northrop Frye, entre archétype et typologie », trad. par P. Dufieux, *Recherches de science religieuse*, 3/2001, p. 403-417.

6. JENNY Laurent, *L'Expérience de la chute : de Montaigne à Michaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 10. Une analyse de la chute et la rédemption comme structure de pensée commune à des écrivains traversés pourtant par l'athéisme post-nietzschéen et notamment par ce que l'auteur appelle l'*asoteriologie*, dans ACQUISTO Joseph, *The Fall Out of Redemption : Writing and Thinking Beyond Salvation in Baudelaire, Cioran, Fondane, Agamben, and Nancy*, New York, Bloomsbury, 2015.

7. *Ibid.*, p. 4.

8. TUAN Yi-Fu, *Space and Place : The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota, 1977.

lui-même sur lequel les écrivains que l'auteur convoque, même les plus éloignés du texte biblique comme Montaigne et Rousseau, inscrivent leurs systèmes de pensée et surtout leurs expériences. Par ailleurs, le nombre d'ouvrages traitant de l'intertextualité biblique proprement dite dans la littérature s'est considérablement accru ces dernières années. Bien que des études sur le mythe de la Chute et de la Rédemption s'y trouvent toujours, ci et là, dans ces ouvrages, aucun ne lui a pourtant été consacré de façon exclusive⁹.

Mis à part le premier chapitre à caractère introductif de Daniel Attala, les travaux qui intègrent ce volume sont des études de cas. Ils composent un tableau varié mais des plus riches, organisé en trois parties suivant un ordre chronologique. La première partie, « Chute et rédemption de la fin de l'Antiquité au Moyen Âge », s'ouvre et se termine sur des figures médiatrices entre les traditions païenne et chrétienne d'un immense rayonnement : Jérôme et Augustin d'une part, Pétrarque de l'autre. Saint Jérôme est connu pour être le premier à avoir révisé les versions

9. L'ouvrage récent le plus complet et varié sur l'intertextualité biblique est celui de PARIZET Sylvie (dir.), *La Bible dans les littératures du monde*, Paris, Les éditions du Cerf, 2016, 2 vols. Au cours des chapitres suivants le lecteur trouvera d'autres références. En voici quelques-unes, récentes également, en langue française : HENKY Danièle, *L'Empreinte de la Bible. Réécritures contemporaines de mythes bibliques en littérature de jeunesse*, Berne, Peter Lang, 2014 ; CLIVAZ Claire et al. (dir.), *Écritures et réécritures. La Reprise interprétative des traditions fondatrices par la littérature biblique et extra-biblique*, Leuven/Paris/Walpole, Peeters, 2012 ; MASSON Jean-Yves et PARIZET Sylvie, *Les Écrivains face à la Bible : Herméneutique et création*, Paris, Les éditions du Cerf, 2011 ; ADDA Mélanie (dir.), *Textes sacrés et culture profane : de la révélation à la création*, Bern, Peter Lang, 2010 ; MARTIN-VALAT Pierre, *Symboles bibliques en littérature*, Paris, Les éditions du Cerf, 2006 ; JULIEN Claudia, *Dictionnaire de la Bible dans la littérature française*, Paris, Vuibert, 2003 ; MILLET Olivier, *Bible et littérature*, Paris, Honoré Champion, 2003 ; ATTIAS Jean-Christophe et GISEL Pierre (dir.), *De la Bible à la littérature*, Genève, Labor et Fides, 2003 ; HUSHERR Cécile et REIBEL Emmanuelle (dir.), *Figures mythiques, figures bibliques. Ambiguïtés et réécritures*, Paris, Rue d'Ulm, 2002 ; BEAUDE Pierre-Marie (dir.), *La Bible en littérature*, Paris, Les éditions du Cerf, 1997 ; *Bible et littérature 1 et 2* parus dans *Recherches de science religieuse*, t. 89, 2001/3, et t. 90, 2002/4. Voir également les 26 volumes de *Graphè*, publication de l'université d'Artois consacrée aux rapports entre Bible, littérature et arts. Concernant le sujet de cet ouvrage, voir le panorama dressé par HUSHERR Cécile dans l'entrée « Chute » du dictionnaire dirigé par Sylvie Parizet, *La Bible dans les littératures du monde*, vol. 1, *op. cit.*, p. 556-567, et, d'un point de vue anthropologique et philosophique, BRIGUGLIA Gianluca et ROSIER-CATACH Irène (dir.), *Adam, la nature humaine, avant et après. Épistémologie de la chute*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016. On pourra consulter également DELUMEAU Jean, *Que reste-t-il du paradis?*, Paris, Fayard, 2000 ; le n° 17 de *Graphè : Le jardin d'Éden*, 2008 ; COUFFIGNAL Robert, *Le Drame de l'Éden : le récit de la Genèse et sa fortune littéraire*, Toulouse, université de Toulouse-Le Mirail, 1980. Voir également l'ouvrage, déjà cité, de Joseph Acquisto, *The Fall Out of Redemption : Writing and Thinking Beyond Salvation in Baudelaire, Cioran, Fondane, Agamben, and Nancy*.

latines des Évangiles sur l'original grec, et à avoir traduit l'Ancien Testament en latin sur l'original hébreu. Mais comme toute traduction, celle de Jérôme, destinée à devenir la *Vulgate* de l'Église catholique romaine, constitue une transformation des textes qu'elle prétend transmettre aux lecteurs latins. Cette transformation doit-elle être considérée comme une perte, voire une chute du sens des textes sacrés ou, comme le revendique Jérôme, une restauration de ce dernier? Pour répondre à cette question, Benoît Jeanjean pense qu'il faut replacer son entreprise dans le contexte de la fin du iv^e et du début du v^e siècle et la juger à l'aune des autres traductions latines alors en circulation. La réception mitigée de sa traduction par ses contemporains montre combien il est délicat de toucher aux saintes Écritures dont la lettre même constitue le fondement de la doctrine. Le succès final de la *Vulgate* semble confirmer que Jérôme, loin d'avoir dégradé la Bible en la traduisant, l'a bien rachetée, aux yeux des lecteurs latins, en leur offrant un texte plus sûr que ceux dont ils disposaient auparavant.

Dans *De civitate Dei*, Augustin déploie une vaste fresque de la chute et de la rédemption. Yves Meessen montre comment, se démarquant à la fois du manichéisme et du plato-origénisme, Augustin pense la chute comme un acte libre de l'homme. Une lecture historique des premiers chapitres de la Genèse, que l'exégèse contemporaine n'entérine plus, le conduit à postuler des états différents avant et après la chute des premiers humains. Le dualisme âme-corps et la conception juridique qui interviennent dans cette explication n'en facilitent pas la réception dans le contexte contemporain. Cette exégèse a cependant le mérite, d'après Yves Meessen, d'attirer notre attention sur l'aspect relationnel d'une création qui n'est pas figée mais susceptible de déformation ou de reformation en fonction de la conversion humaine.

Quatre chapitres de cette partie sont consacrés au Moyen Âge. À travers une lecture de leurs légendes médiévales, Élisabeth Pinto-Mathieu envisage la chute et la rédemption de trois saintes pécheresses, Marie-Madeleine, Marie l'Égyptienne et Thaïs, qui mêlent éléments évangéliques et fictionnels. Leurs *vies* s'organisent en un diptyque antagoniste qui oppose perdition et sainteté. Elles soulignent l'importance de la beauté et de la richesse dans la chute de ces femmes – la beauté étant à cet égard un motif de péché réservé à la féminité. Les modalités de la rédemption de chacune d'entre elles témoignent de différences théologiques, dues à la seule miséricorde christique, à une intervention surnaturelle ou humaine. Jean-Louis Benoit étudie de son côté deux collections de miracles de Notre-Dame, l'un d'Adgar, moine de Londres qui vers 1165 traduit et versifie une source latine perdue, l'autre de Gautier de Coinci, moine de Soissons qui écrit son célèbre recueil dans le premier tiers du xiii^e siècle. La Vierge y apparaît comme la co-rédemptrice

qui partage la Passion de son Fils. L'originalité des *Miracles* consiste dans la rédemption qu'elle offre également, de façon indirecte, à la littérature profane elle-même, souvent « immorale ». Les *Cantiques de sainte Marie* d'Alphonse X de Castille témoignent également de l'importance de la Vierge dans nombre de récits miraculeux diffusés dans tout l'Occident médiéval. Reprenant la tradition amoureuse des *cantigas* galaico-portugaises jusqu'à en conserver la langue, le roi poète – derrière la majesté duquel se cachent sans aucun doute nombre de versificateurs et musiciens anonymes – réunit une collection de récits miraculeux richement illustrés. Nombre d'entre eux manifestent aux yeux comme aux oreilles la grandeur de Marie, capable d'incarner dans sa chair le miracle de la rédemption qui rachète le péché originel d'Ève. Selon Virginie Dumanoir, le schéma de la chute et de la rédemption n'est toutefois pas unique, pas plus que n'est figée la figure de Marie. Les variations sont particulièrement nombreuses, étonnantes parfois pour le lecteur actuel, toujours ancrées dans la réalité contemporaine d'Alphonse X. L'étude d'une série de ces *cantigas* permet d'en apprécier la dynamique et de mesurer la dimension didactique de poèmes narratifs. Tous servent une catéchèse qui fait de Marie, dans un monde marqué par la chute, l'instrument de multiples rédemptions.

Myriam Clément-Royer se livre pour sa part à l'étude d'une légende, attestée en Occident dès le XII^e siècle, qui impose l'image d'un arbre reliant le temps de la chute à celui de la rédemption : le bois sur lequel le Messie fut sacrifié remonterait à l'arbre sous lequel Adam et Ève furent tentés au Paradis. Un épisode non canonique de l'aventure lignagère entreprise par la légende intéresse particulièrement, celui d'Abel gisant sous l'arbre remarquable que l'on perçoit par exemple dans un récit arthurien du XIII^e siècle. Et c'est ainsi, telle une excroissance romanesque, que se comprend son étonnante présence dans le programme iconographique de Bibles enluminées au XIV^e siècle. L'histoire de l'image d'Abel sous l'arbre témoigne d'une circulation, fertile au Moyen Âge, des thèmes et motifs entre le livre sacré et le livre profane, dont il s'agit ici d'interroger les modalités esthétiques et herméneutiques.

La première partie se termine par « *In hac lacrimarum ualle* » : chute et rédemption dans l'œuvre latine de Pétrarque ». D'après Jean-Frédéric Chevalier, il n'y a pas de questionnement théologique chez Pétrarque si ce n'est à travers la littérature, notamment la poésie et l'écriture épistolaire. Conférant à Augustin le statut de modèle spirituel, cette autre figure clé de la tradition européenne développe les images de chute et de rédemption à travers celles de la montagne et de la vallée pour dramatiser un monologue intérieur sur son pèlerinage terrestre. Par ses liens avec l'éthique, la littérature rejoint un des enjeux de la théologie, mais en puisant

aux sources de la sagesse antique. L'image poétique traduit ainsi un débat intérieur entre les limites du pouvoir de la volonté et la quête d'une ascension spirituelle.

À partir de l'époque dite « moderne » la matière biblique ne fait plus autorité, du moins pas de façon indiscutable comme au Moyen Âge. La deuxième partie, « Chute et rédemption du Classicisme au Romantisme », est constituée de six chapitres. Dans le premier, qui opère une transition entre le Moyen Âge et l'époque moderne, Eva Tilly se focalise sur les écrits théologiques d'une auteure de fiction du siècle d'or espagnol. La théologie féministe est un mouvement né dans un premier temps aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. S'il peut sembler anachronique de tenter d'appliquer la grille de lecture du « féminisme » et de la théologie féministe aux écrits de Maria de Zayas, la perspective se révèle cependant très éclairante. En effet, cette nouvelle lecture des Écritures, qui a pour intention de permettre à la femme de ne pas porter seule le poids du péché originel, correspond pour Eva Tilly à la perspective de Maria de Zayas lorsqu'elle inscrit sa réflexion dans un mouvement de défense des femmes empreint du culte marial. Le point de départ de Nicolas Brucker dans « Rédemption, régénération, révolution dans le cycle *Paysan-paysanne pervertis* de Rétif de la Bretonne » présente l'importance de la donnée morale. Elle s'actualise dans un dialogue entre des positions philosophiques antagonistes. Le couple « chute et rédemption » occupe, au centre du dispositif, une place stratégique : par lui s'opère la permutation selon laquelle le roman, qui s'annonçait comme un roman édifiant, se retourne en un éloge de la philosophie. Par une ironie cruelle, l'intertexte biblique est l'un des agents de ce retournement : la religion est réfutée par elle-même, dépassée et enveloppée dans le dynamisme révolutionnaire. La voie d'une régénération par la philosophie est aussi celle qui mène à une eschatologie libératrice.

En confrontant l'écriture de la Révolution française proposée par deux romans, *A Tale of Two Cities* de Charles Dickens et *Quatrevingt-treize* de Victor Hugo, écriture qui passe par le biais de figures de la Passion et de la Rédemption, Isabelle Durand étudie comment l'histoire de la révolution y est décrite soit comme une chute suivie d'une hypothétique rédemption, soit comme une épiphanie. Analyser les représentations et les significations de ces différents itinéraires de rédemption lui permet de mettre en évidence l'interprétation collective et politique que peut proposer cette notion théologique au sein des romans. L'œuvre de Musset, d'autre part, abonde en variations sur le motif de la chute, à travers notamment la présence discrète mais obsédante des figures d'Ève et de l'ange déchu. Cette récurrence de la chute, qui affecte jusqu'au Christ, tient à un rapport complexe aux Écritures, fait de fascination et d'irrévérence, mais aussi à une lecture à la fois désespérée et dynamique de l'histoire et de la condition humaine. Dans ce sens,

Esther Pinon montre comment, face à l'obsession de la faute et à l'angoisse d'une impossible rédemption, Musset fait le choix de la provocation et du défi, attitudes qui s'incarnent littéralement dans le plongeon et la danse.

En étudiant les textes autobiographiques les plus connus de De Quincey (1785-1859), Frédéric Slaby termine la deuxième partie en montrant qu'au cœur de la souffrance, chute et rédemption se rassemblent en un même lieu dans la pensée du romantique anglais. Toute sa vie il sera confronté à cette souffrance, conséquence de la chute. Il tentera de l'éradiquer avec l'opium, mais il l'endurera finalement au point d'en tirer des richesses insoupçonnées et de comprendre que la souffrance est en soi une possibilité d'accès à la rédemption. Alors que la recherche d'un paradis perdu fait spontanément penser à Milton, l'intervention extérieure du Christ rédempteur n'est pas nécessaire ici. Plus proche donc de l'expérience personnelle telle que la fait Wordsworth (tout en la *protestantisant*), De Quincey permet aussi de montrer par l'étude des thèmes de chute et rédemption comment il semble avoir fait le choix de *romantiser* Milton.

Un travail sur le philosophe allemand d'origine juive Franz Rosenzweig ouvre notre troisième partie, « À la quête d'un sens : l'époque contemporaine ». Qu'elle soit athée ou religieuse, sceptique ou fanatique, tourmentée ou sereine, l'époque contemporaine est celle de la quête d'un sens perdu. « Qu'est-ce que la Rédemption, sinon que le Je apprend à dire Tu au Il? » : tel est le propos de Franz Rosenzweig, auteur de *L'Étoile de la Rédemption*, paru en 1921. Pascal David étudie la notion de *rédemption* dans cet ouvrage, qui ne serait pensable que dans son articulation avec les deux autres « éléments » que sont Création et Révélation – à savoir : le Je/Il de la Création (Dieu/monde), le Je/Tu de la Révélation (Dieu/homme), et enfin le Nous/Il de la Rédemption (hommes/monde). Entre Dieu homme monde – qu'il écrit d'abord sans ponctuation – se cherche donc une syntaxe, qui relève d'une grammaire spéculative qui reste encore à découvrir : elle nous attend.

Une telle attente est portée par le héros des romans d'Albert Cohen (1895-1981) selon l'étude de Carole Auroy. Dans un univers travaillé par la violence, un espoir historique aux accents messianiques apparaît en effet dans certains des personnages de Cohen. Son œuvre de rédemption est pourtant problématique : la contestation de l'existence et de la justice divines altère sur sa trajectoire le sens même de la faute et de la culpabilité. Parsemée d'ambiguïtés, minée par une métaphysique tragique, l'aventure messianique d'un d'entre eux (Solal) se heurte à des contradictions qu'exaspère une interprétation radicalement ascétique du judaïsme ; la fusion de l'intertextualité biblique et d'autres sources littéraires, philosophiques

ou artistiques exaltant les élans amoureux et conquérants en propose une solution imaginaire et poétique.

Frédérique Mengard se demande, à travers les notions de chute et de rédemption, dans quelle mesure le roman *Le Juif Süß* de Lion Feuchtwanger (1884-1958) révèle une écriture syncrétique qui est le reflet de l'engagement assimilationniste de son auteur. Les motifs de la chute et de la rédemption y sont déclinés tant selon la vision de la tradition juive dans laquelle l'allemand Feuchtwanger réinscrit son personnage éponyme que dans une perspective chrétienne, faisant de son héros une figure christique. Un troisième niveau de lecture s'avère également pertinent : un plaidoyer en faveur de l'héritage des Lumières, en particulier de l'humanisme schillerien. L'écriture feuchtwangérienne apparaît, à la lumière de ces trois approches, comme la quête d'une liberté dans le dépassement des contraires : identité juive et culture allemande, foi et raison, tradition et modernité.

Dans la même tradition des réécritures de la légende du Juif errant se trouve la nouvelle « La última erranza » (« La dernière errance »), de l'Équatorien Joaquín Gallegos Lara, publiée en 1947 et étudiée ici par Emmanuelle Sinardet. Gallegos Lara se sert de cette légende pour produire une relecture de la Passion. Le personnage principal du récit, Heinrich, assume malgré lui les traits du Juif errant, figure du bourreau du Calvaire selon le mythe. Mais il remplit également le rôle de la victime expiatoire et rédemptrice. Désigné comme porteur de tous les maux qui accablent le village andin où il échoue dans son errance, Heinrich est mis à mort pour le sauver. Il incarne alors à la fois un coupable et un sauveur, le mal et le remède. Les tensions bourreau-victime, culpabilité-innocence participent du double mouvement qui structure la nouvelle : la christianisation du Juif Heinrich mais aussi la judaïsation de la figure du Christ. Elles débouchent sur une Passion juive qui tente de dire l'indicible de la persécution à un moment où les intellectuels équatoriens découvrent, effarés, les horreurs de la Shoah.

Le roman de Miguel Delibes (1920-2010) étudié par Violaine Rosiau met en scène Carmen qui, cinq heures durant et par un soliloque acerbe, reproche à Mario, son mari gisant, une faute qu'elle a elle seule commise. Sa chute commence dès les premières lignes : pensant contrôler l'énonciation, Carmen ne peut en réalité faire émerger sa voix sans intégrer et glaner celles des autres, celle de son défunt mari et surtout celle de la Bible qui prend part au dialogue avec la littérature. Les versets lus par Carmen au chevet de Mario et mis en exergue de chaque chapitre comme l'expression dernière du défunt servent sa confession, l'aident à coucher son péché sur le papier. Carmen finit par chuter, tout comme le texte de la Bible chute ici dans sa littérature. La Bible n'est ni un prétexte ni un paratexte : c'est un texte. Violaine Rosiau étudie la fusion complice de la Bible et

de la littérature, moteur de la confession romanesque. Leur perméabilité, dans un même instant énonciatif, accompagne la chute et la rédemption du personnage ainsi que celles de l'écriture elle-même.

Le thème de la chute joue un rôle important chez Tolkien. Dans « Chute et eucatastrophe. Les contes de fées de Tolkien », Michaël Devaux présente pour les non spécialistes du célèbre auteur britannique, sa lecture des textes bibliques et leur « décalque » dans le monde imaginaire de la Terre du Milieu (avec les chutes respectives des anges, des elfes, des hommes, de l'île de Númenor). Les analogies sont analysées et replacées dans le cadre théorique des contes de fées selon Tolkien pour qui le concept (qu'il forge) d'eucatastrophe est déterminant. Le conte de fées permet de retrouver une vue claire, voir le monde comme il aurait dû être (sans la chute).

Fréquente dans les littératures de l'imaginaire comme celle de Tolkien, la structure chute/rédemption occupe également une place particulière dans l'œuvre de C. S. Lewis. Anne Isabelle François en analyse les mécanismes et fondements, en particulier l'articulation entre enjeux poétiques et enjeux théologiques, où la fiction populaire est comprise comme un véhicule religieux efficace. Déclinée à travers l'ensemble de ses textes (fantaisies théologiques, science-fiction pour adultes, littérature de jeunesse), la structure n'en pose pas moins de redoutables problèmes d'interprétation, notamment d'un point de vue genré – ce dont rend compte la réception compliquée du cas paradigmatique de Susan Pevensie chez les auteurs contemporains de *fantasy*.

Enfin, Joël Delhom se penche sur *Juan Solo*, BD de Georges Bess et Alejandro Jodorowsky qui recycle un imaginaire biblique centré autour des thèmes de la chute et de la rédemption par le sacrifice sur la croix. Le sujet est en relation étroite avec certaines représentations du monde latino-américain contemporain sous la forme totalement négative d'un enfer de cruauté et de perversité, qui engendre des monstres démoniaques. Le salut semble ne pouvoir venir que du Ciel, dans une confrontation violente entre l'homme-démon et la divinité. Bess et Jodorowsky inversent ou transposent plusieurs motifs bibliques et la question de la rédemption demeure problématique dans cette œuvre. Le rapport à la Bible semble ici véhiculer une idéologie du renoncement à l'action politique et sociale collective d'inspiration néolibérale.

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans le concours de tous ceux qui l'ont écrit et le soutien de nos collègues Rémi Le Marc'hadour (†), Joël Delhom, Immaculada Fàbregas, Martín Otheguy, Moira Cristiá, Antonio Ramos Ramírez, Araceli Alonso Campo, Olga Novo Presas, Armelle Mabon, Norbert Col, Ioana Galleron,

Benoît Jeanjean, Isabelle Durand, Jean-Louis Benoit, Néstor Ponce, Gregorio del Olmo Lete, Valentina Litvan, Sylvie Parizet, Geneviève Fabry, Anne Kraume, Magali Sequera, Annie Le Luherne, Stephan Serafin, Claude Le Fustec, Pierre Halen, Myriam Watthee-Delmotte, Jean Ehret, Sylvain Ledda, Éric Lysøe, Gustavo Zonana, Maryse Palante et Myriam Le Bec. Notre reconnaissance va également à Josiane Le Gal, secrétaire de l'équipe HCTI à Lorient, et à Maëlys Goutte-Saadeddine, de la Maison des sciences de l'Homme de Bretagne.